



*Deux officiers se trouvaient sur le seuil et
le considéraient en silence. (p. 3613).*

C. I.

LIVRAISON 457

lusion. Cela n'irait pas sans luttes ni combats... Rien n'était fini encore...

Il y aurait encore des batailles acharnées et bien des émotions à surmonter.

Les adversaires de la révision étaient encore trop nombreux pour qu'on put les négliger.

Sans aucun doute, ils feraient encore tous leurs efforts pour faire échouer la révision.

Cependant, malgré tout, Emile Zola se sentait plein de confiance en lui-même ; le fait de se trouver en France, après ces longs mois d'exil lui infusait un nouveau courage et il préférait avoir à envisager un combat acharné que de se trouver à l'abri dans un port tranquille... et seul...

S'il lui avait fallu rester en Angleterre pendant le temps que se préparerait la révision, il aurait terriblement souffert et il remerciait le destin qui lui avait permis de rentrer pour participer à la lutte pour la vérité.

S'il était resté en exil, il était sûr d'avance qu'il y aurait perdu toutes ses forces ; toute sa joie de vivre l'aurait abandonné ; il était sûr qu'il serait tombé malade et que rien n'aurait pu le guérir.

Maintenant, il se trouvait en plein champ de bataille ; il conférait chaque jour avec ses amis les partisans de Dreyfus ; il s'entretenait avec Clemenceau, avec Laborie, avec Demange, avec Mathieu Dreyfus...

Et, chaque jour, aussi, il voyait des nuées de journalistes l'entourer, l'interviewer, comme pour lui démontrer l'importance de sa présence et de la tâche énorme qu'il avait assumée...

Emile Zola revivait...

Il attendait avec impatience le jour où il pourrait enfin publiquement crier son opinion ; dire ce qu'il pensait ; arracher leur masque à tous ceux qui, pendant

des années avaient trompé le public et, avec une habileté infernale avaient tissé la trame de mensonges où le malheureux capitaine avait été ennessé pour être ensuite jeté au baigne, tandis que sa femme et ses pauvres enfants avaient souffert injustement...

.....

Cependant tandis qu'Emile Zola s'efforçait de vivre, près de Jeanne et de ses enfants, heureux et serein, ses adversaires, ses ennemis, ne désarmaient pas.

L'écrivain ne pouvait faire un pas dans la rue, sans être suivi, filé dans toutes ses démarches.

On cherchait la tare cachée dans sa vie privée ; on s'attachait à découvrir le point vulnérable du grand homme...

Mais c'était peine perdue.

Dans la vie d'Emile Zola, hors sa vie officielle, il n'y avait que les trois charmantes têtes blondes de Jeanne et de ses deux enfants... Et la jeune femme était irréprochable...

Mais ceux qui voulaient à tout prix trouver et ne trouvaient rien ne se gênaient pas, néanmoins, pour calomnier.

Ils connaissaient la phrase de Basile :

« Calomniez ! calomniez ! il en restera toujours quelque chose... »

Et dans l'espoir qu'il en restât quelque chose dans les oreilles du bon public, toujours friand de scandale, ils colportaient d'in vraisemblables histoires plus ou moins pornographiques où Zola avait joué un rôle...

Zola avait trouvé l'inspiration pour ses ouvrages dans les pires bas-fonds...

De là à dire qu'il était vautre dans les scènes d'orgie qu'il décrivait pour inspirer l'horreur du vice à ses lecteurs, il n'y avait qu'un pas vite franchi.

Ne pouvant l'accabler dans sa vie, on l'accablait dans ses ouvrages...

Aucun ne trouvait grâce : pas même « Une page d'amour », l'œuvre la plus pure, la plus charmante...

Et les premiers ouvrages parus des « Rougon-Macquart » cette fresque littéraire, brossée de main de maître, qui évoquait l'histoire d'une famille de bourgeois pendant ce siècle qui s'achevait, soulevait l'indignation car tous s'y reconnaissaient : de l'industriel au mineur misérable de « Germinal »; de l'ivrogne à la fille, la « Nana »; de l'artiste de l'« Œuvre » au politicien; de la vendeuse à la grande dame...

Et s'y reconnaissant, tous éprouvaient une vive colère contre cet homme qui avait fouillé tous les recoins de leur conscience, avait vu leur vie de si près pour les clouer tout vifs dans son album pour dédier leurs vices, leurs travers, à l'exécration, et, parfois, rarement, faire ressortir la pureté d'un être devant qui il s'inclinait bien bas...

Mais cette fresque de la vie, si proche de la vérité, n'avait pas l'heur de plaire...

Et, retour de l'exil, Emile Zola connaissait l'amertume d'être, parmi ses contemporains, « ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal... »



CHAPITRE CDLXV

LE VIOLON D'INGRES DU FINANCIER

Le bâtiment dans lequel était installée la banque Baharoff, était tout nouvellement construit et il contrastait assez violemment avec les bâtiments gothiques qui l'entouraient de toutes parts.

La comtesse Freda Ransons, femme d'un attaché d'ambassade, à la Légation anglaise, aimait beaucoup cette maison, non pas tant parce qu'elle contenait toute sa fortune, mais aussi pour son style et sa ligne architecturale.

D'ailleurs, les tantes de la jeune femme, saxonnes pur-sang, assuraient que la comtesse Freda nourrissait une prédilection, absolument incompréhensible, pour toutes les productions esthétiques de cette fin de siècle et elles ne se gênaient pas pour qualifier cette tournure d'esprit de révolutionnaire.

Dans d'autres milieux, où la jeune femme fréquentait secrètement, et où n'étaient admis ni son mari, ni sa famille, ni personne de son monde, la jeune femme

avait une réputation d'esthète qui se justifiait parfaitement, ne fut-ce que par la manière dont elle s'habillait.

De lourds bandeaux à la Vierge, terminés par une masse de cheveux tombant sur la nuque, des robes floues et, souvent transparentes, moulant des formes parfaites, lui faisaient, dans son monde même, une réputation bien établie d'originale, en notre temps l'on eut dit le snob...

Il n'y avait point jusqu'aux paradis artificiels qui n'eussent conquis la faveur de la belle allemande, devenue anglaise par son mariage...

Ces goûts d'ailleurs, devaient être pour la jeune femme une simple réaction contre les tendances de sa famille qui poussait à l'extrême la sanctification du dimanche. Son mariage avec le jeune attaché d'ambassade Wilbur Ransons avait eu pour mobile surtout cette révolte, quoique, d'autre part, Ransons fut riche et assez joli garçon.

Mais Freda avait tenu surtout à se dégager du joug familial qui pesait sur elle sans douceur.

Aucune des sanctifications qu'on lui avait imposées dès son plus jeune âge ne lui semblait digne de remplacer les jouissances terrestres offertes par la vie...

Allongée dans le coupé bleu, doublé de satin bouton d'or, qui l'emportait chez son banquier, la comtesse Freda rêvait.

Elle offrait à l'œil une gracieuse image de la nonchalance; mais, heureusement pour elle, elle savait dissimuler ses rêves.

Un sourire perpétuel, toujours aussi serein, errait sur ses lèvres carminées avec art.

Ce fut ce sourire qui troubla sans doute le jeune employé de banque qui lui compta la somme qu'elle avait

demandée et qui fit quelque peu bredouiller l'inspecteur qui vint dire à la jeune femme au moment où elle se disposait à quitter la banque :

— Monsieur le directeur prie Madame la Comtesse de bien vouloir passer dans son bureau... lui accorder deux minutes... si Madame la Comtesse veut bien prendre la peine...

Le sourire de la comtesse Freda s'accrut encore...

Elle ne connaissait pas Cyril Baharoff; on le disait assez vieux et perclus souvent de rhumatismes; il ne sortait guère dans le monde et la jeune femme n'avait jamais eu encore l'occasion de le rencontrer.

Mais si vieux qu'il soit, un homme est toujours sensible au sourire enjôleur d'une jolie femme et Baharoff, certainement, ne pourrait manquer d'être favorablement impressionné...

De sa démarche nonchalante, elle suivit l'employé qui lui montrait le chemin et, toujours son sourire sur les lèvres, elle pénétra dans le bureau du directeur général...

Mais là, elle ne s'expliqua point pourquoi son sourire s'éteignit subitement...

Baharoff, assis derrière son bureau se leva pour saluer la jeune femme cérémonieusement.

Fut-ce la froideur de cet accueil ou celle de cette pièce, contrastant avec la frivole élégance de la jeune femme, fut-ce la politesse glaciale avec laquelle le directeur l'invita à s'asseoir, ou bien le silence qui régna jusqu'à ce que la porte se fut refermée derrière l'employé; mais le sourire de la comtesse Freda s'évanouit et, abandonnant la pose souple et gracieuse qui lui était habituelle, elle se raidit involontairement et disposa ses pieds comme pour être prête à fuir...

Cependant, elle demeura hautaine et fière.

Un suprême orgueil abaissa sa paupière et ses sourcils, par leur courbe, marquèrent un étonnement dédaigneux.

— J'ai à vous proposer une affaire, Madame la comtesse, commença le financier.

La jeune femme s'efforçait de rappeler son sourire sur ses lèvres; mais ses sourcils continuaient d'exprimer le mécontentement. Au-dessous d'eux, ses yeux se portèrent avec ennui, vers le directeur de la banque.

— Vous avez une affaire à me proposer, Monsieur Baharoff? demanda-t-elle.

Tout en attendant la réponse, elle contemplait l'homme assis en face d'elle avec un sentiment qu'elle s'efforçait de prendre pour de l'ennui, mais qui, en réalité, était de l'angoisse...

A quoi cela tenait-il?

Rien en l'attitude du financier ne paraissait susceptible de l'angoisser...?

Mais ses yeux...?

Et ce silence...? Pourquoi se taisait-il...?

Pourquoi ne répondait-il pas...?

Par un effort de volonté, la comtesse Freda tenta de réagir.

Un imperceptible mouvement de la main que fit Baharoff l'en empêcha.

— Madame la comtesse, fit-il, votre mari possède dans son coffre-fort particulier des papiers qui m'intéressent. Je désirerais apprendre par la femme de Sir Wilbur Ransons le chiffre de son coffre-fort. Je désire aussi qu'elle m'en apporte la clé.

La comtesse Freda, sans savoir pourquoi, se sentit soulagée. Elle retrouva immédiatement son aisance et

sa grâce habituelles — pour un peu, elle se serait mise à rire. — Sans hésiter, elle se leva et, d'un air parfaitement approprié à la circonstance, elle jeta sèchement :

— Vous êtes fou, Monsieur.

Puis, marquant moins d'indignation que s'il se fut agi de la bévue d'un simple employé, elle se dirigea, d'un pas léger, vers la porte par laquelle elle avait été introduite.

Mais la voix de Baharoff l'arrêta.

Il disait :

— Vous ne vous rendez pas un compte exact de la situation, Madame la comtesse... Si, d'ici quarante-huit heures, je ne suis pas en possession de la clé du coffre-fort et du chiffre qui l'ouvre, Sir Wilbur Ransons sera prévenu aussitôt de l'emploi que sa femme fait de ses soirées des mardis et des vendredis...

Ce n'était pas l'époque des tremblements de terre; on ne peut croire que le plancher de la banque ait menacé de s'entr'ouvrir sous les pieds de la comtesse Freda Ransons, quoique ces petits pieds fussent très nerveux, mais toujours est-il que la jeune femme eut l'impression que cette catastrophe allait se produire...

Il est bien rare que les femmes s'évanouissent quand aucun bras secourable ne se trouve à portée pour les recevoir et la comtesse Freda savait que ce n'étaient point les bras de Baharoff qui s'ouvriraient pour la recevoir, aussi, malgré la violente secousse qu'elle éprouvait, elle resta ferme sur ses pieds...

Toutefois, ses oreilles bruissaient; un voile de brume passait devant ses yeux; un frisson la secouait de la nuque aux talons.

— Comment avez-vous dit? demanda-t-elle d'une voix mal assurée en se retournant du côté de son tortionnaire

Pauvre comtesse Freda!

Retrouverait-elle jamais son sourire et sa fierté?

Cresserait-elle encore de beaux rêves ou lui faudrait-il se meurtrir contre la brutale réalité?

Elle essayait encore de donner le change, mais elle était trop intelligente pour ne pas se rendre compte de l'inutilité de cette comédie.

Elle se sentait perdue, irrémédiablement perdue et elle ne cherchait qu'à gagner du temps...

Baharoff l'observait avec une attention qui paraissait assez bienveillante.

Elle paraissait sur le point de se rendre; cela gagnerait du temps et éviterait des complications.

Baharoff estimait fort les gens de cette trempe.

Cela le disposait mieux en faveur de la comtesse Freda.

— Comment avez-vous dit? répéta-t-elle d'une voix plus ferme.

Son attitude inspirait la compassion.

Elle eut apitoyée même sa tante Elisabeth qui, d'ordinaire n'avait de pitié que pour les petits nègres des missions.

Comme Baharoff ne répondait toujours pas à sa question, elle reprit :

— Que savez-vous de moi?

— Beaucoup, Madame la comtesse; beaucoup trop à votre gré, riposta le financier.

Eperdue, la comtesse chercha du regard un appui...

Mais ses yeux eurent beau faire le tour de la pièce, elle ne vit rien, rien, parmi tous ces objets de métal, de bois, ou de verre qui put lui venir en aide...

Rien...

Alors, d'une voix courageuse :

— Vous bluffez! dit-elle; vous ne savez rien; vous vous vantez, afin de m'effrayer...

Sa voix s'étrangla. puis elle reprit :

— Oui, vous mentez... vous ne savez rien... rien qui puisse vous donner prise sur moi... vous voulez m'effrayer. mais sir Wilbur vous fera... sir Wilbur...

Elle bégayait et, dans un sanglot, elle acheva :

— Sir Wilbur ne croira personne autre que moi...

— J'en doute, Madame la comtesse, dit l'autre froidement.

D'un léger mouvement de ses doigts, presque imperceptiblement, il avait tiré de la poche de son veston une petite carte qu'il montra à la comtesse Freda.

C'était une petite photographie, de dimensions 9 x 12. Elle se pencha comme pour la saisir, mais elle ne la toucha point.

Figée de stupeur, elle demeura aussi immobile que les personnages représentés sur l'image, que, d'une main ferme, le financier lui présentait.

Ce n'était certainement pas une œuvre d'art photographique.

La comtesse Freda n'y était point représentée comme elle l'était souvent dans les journaux mondains, tenant dans ses bras ses petits chiens ou un bébé primé dans un concours, ou encore aux côtés d'une princesse et portant des perles royales...

Non, sur cette image, elle voyait une Freda, échevelée, demi-nue, épouvantable, une Freda qu'elle n'avait jamais contemplée dans un miroir, une Freda entourée de gens que l'épouse de Sir Wilbur Ransons ne pouvait que désavouer...

Elle... c'était elle...

C'était elle que le photographe inconnu, mais très habile, avait saisi dans une pose qui, même à une heure

avancée, dans un lieu de plaisir mal fréquenté, eut paru risquée à bien des gens...

Le cliché avait été pris à l'instant où la comtesse Freda s'abandonnait dans les bras d'un géant nègre...

La seule excuse qu'elle eut pu invoquer était qu'à cette heure-là, elle était fortement intoxiquée, non par l'alcool, mais par les fumées de l'opium...

Le premier sentiment de Freda fut celui d'une surprise intense, non la honte ou la frayeur...

Elle tendit la main, sans autre intention que d'examiner la photographie de plus près, par une sorte de curiosité qui tenait de l'inconscience.

Baharoff lui abandonna le carton, et de ses doigts jaunis par le tabac, il se mit à rouler une cigarette, en l'observant du coin de l'œil, comme quelqu'un qui sait parfaitement ce qui va se passer... Son regard lisait clairement la série d'émotions qui se reflétaient sur le visage de la jeune femme, avec l'attention du chimiste qui suit les réactions d'un mélange expérimental.

Ce qui allait se passer... ?

Lentement, la compréhension allait venir; elle pousserait un léger gémissement; puis d'autres plus désespérés; elle grincerait des dents; aussi désemparée qu'un petit chat, brutalement pris à la nuque, elle crispait ses mains...

Ses regards, pleins d'une terreur folle, se porteraient tout autour d'elle pour revenir se poser sur l'image fatale...

Il aurait pu exactement indiquer la seconde où l'image, mise en pièces tomberait à ses pieds...

Et d'un hochement de tête ironique, il sembla déplorer que les femmes n'aient pas, en de telles circonstances, plus d'invention...

— C'est peine inutile, Madame la comtesse, je possède le cliché de cette image...

La comtesse Freda Ransons avait été parfaitement élevée.

Elle avait la prétention de toujours savoir se conduire en vraie grande dame...

Dans le manuel de savoir-vivre qu'elle avait étudié au couvent des Dames Moraves où elle avait été élevée, toutes les circonstances épineuses ou difficiles dans lesquelles une dame peut se trouver avaient été envisagées...

La comtesse Freda eut su comment une dame doit se tenir vis-à-vis d'un cambrioleur; comment elle doit agir si elle est insultée dans la rue par un faquin; si elle est attaquée au coin d'un bois par un voleur...

Mais le manuel se taisait déplorablement en ce qui concernait le chantage auquel sa conduite anormale, conduite interdite formellement aux vraies grandes dames, donnait lieu ce jour-là...

Que doit faire une « dame » en cette occurrence...

La connaissance du manuel du parfait savoir-vivre ne lui était d'aucune utilité...

Aucune inspiration ne lui venait...

Son éducation remarquable avait été basée sur le principe qu'il n'existe pas au monde de situation dans laquelle une vraie dame ne peut se montrer à la hauteur des circonstances...

Malheureusement, cette éducation partait également du principe qu'une vraie dame ne doit rien faire qui soit contraire à la dignité et c'est pourquoi le « manuel du parfait savoir-vivre » ne se montra d'aucun secours en la circonstance...

La comtesse Freda pria et supplia; elle n'eut jamais cru que sa langue maternelle pouvait contenir un répertoire d'expressions aussi pathétiques.

Elle n'en oublia aucune, mais toutes demeurèrent sans effet...

Elle fit la chose la plus folle : elle ouvrit son sac à main et jeta tout l'argent qu'il contenait et son carnet de chèques, sur la table, devant Baharoff.

— Tenez! s'écria-t-elle; prenez, prenez tout...

Le financier éclata de rire.

— Je suis plus riche que Rothschild, Madame la comtesse, dit-il.

C'était vrai!

Elle se rendit compte de sa folie...

N'était-ce pas insensé que de penser que l'on pourrait corrompre le directeur d'une banque importante avec de l'argent! Et surtout lorsque l'argent avec lequel vous voulez le corrompre est déposé dans sa banque même...

Mais que faire?...

Que pouvait-elle faire pour le gagner?

Il fallait qu'il se tût et qu'il renoncât à ce qu'il exigeait d'elle... Oui, il ne devait pas révéler ses turpitudes à Sir Wilbur, et elle ne pouvait pas faire ce qu'il lui demandait. Jamais! jamais!... non, jamais...

Mon Dieu! que faire?...

Elle avança tout près du banquier, assis dans son fauteuil et voulut essayer la séduction de son charmant sourire...

C'était un pauvre petit sourire, pâle et contracté, elle s'en rendait compte; mais l'expression en était pathétique et il méritait mieux que la brutale réponse de Baharoff...

— Madame la comtesse, dit-il, d'un ton glacial, en consultant la montre qu'il portait au poignet, vous n'êtes pas le type de femme que j'apprécie...

Écœurée, anéantie, Freda Ransons se laissa tomber sur le siège, duquel quelques instants auparavant, elle s'était levée avec une si hautaine dignité.

Un instant, l'idée lui vint de tout avouer à son mari...

Il l'aimait...

Peut-être... comprendrait-il... pardonnerait-il?...

Sa déchéance serait sans doute moins grande si elle choisissait l'aveu à son mari plutôt que d'attenter à l'honneur professionnel de celui-ci...

Mais une réflexion arrêta son généreux élan.

Si Wilbur la priverait d'opium...

Oh! elle le connaissait bien. Il serait intraitable; il la ferait surveiller... Elle ne roulerait plus jamais la petite boule à l'éclat si doux; elle ne verrait plus monter la fumée qui la transportait au pays du rêve, où elle trouvait cette vision enchanteresse du champ de pavots, encadré de sombres forêts et que baignait un soleil radieux, qui l'éblouissait...

Ah! ce champ de pavots en fleurs...

Wilbur lui donnerait tante Elisabeth pour gardienne...

Et celle-ci tenterait de l'exorciser...

La voix brutale de Baharoff coupa les ailes à son rêve...

— Vous me faites perdre du temps, Madame la comtesse, disait-il d'un ton sévère.

Elle leva sur lui ses lourdes paupières.

Le regard qu'elle posa sur lui n'était pas celui d'une femme qui se soumet; il exprimait une profonde nostalgie.

On était au mardi et elle avait besoin de sa dose bi-hebdomadaire d'opium; c'était pour cela qu'elle était venue chercher de l'argent...

Le chinois pouvait hausser ses prix; elle paierait...

Mais elle voulait rêver... rêver...

Baharoff la considéra un instant...



— *Nous avons ordre de faire une perquisition, madame...*
(Page 3615).

Il ne jugea pas utile de lui demander de nouveau si elle consentait à faire ce qu'il lui demandait...

Il donna des ordres et elle promit de s'y conformer...

Il la congédia et elle s'en fut...

Le radieux sourire n'était plus sur ses lèvres quand elle traversa le hall de la banque et remonta dans sa voiture...

CHAPITRE CDLXVI

S E R V I C E S E C R E T

Jacques Valbert était soucieux.

La tournure de événements ne laissait pas que de le rendre perplexe.

Le jeune homme se demandait où se trouvait son véritable devoir. De tous côtés, il se voyait sollicité par les passions adverses et il ne pouvait se décider à prendre parti...

Sans doute, Dreyfus était digne de pitié; sans doute, il était innocent et il était du devoir de tout homme honnête, lorsqu'il s'était fait cette conviction de combattre l'injustice ; mais, d'un autre côté, il était non moins certain que les espions fourmillaient en France, qu'ils profitaient des dissensions des Français pour faire leur inique besogne.

Et, en bon français, il souffrait de cet état de choses.

La veille au soir, il était allé rendre visite à l'un de ses anciens professeurs qui militait dans les files antidreyfusardes.

La conversation qui avait eu lieu entre son vieux maître et lui l'avait laissé rêveur...

— Sans doute, avait dit le vieil homme, vous rentrez de l'étranger; vous ne voyez que la surface de l'affaire et, peut-être, en effet, Dreyfus a-t-il été injustement condamné; mais mettez-vous à la place de cet état-major, chargé de garder les documents intéressant la Défense Nationale, qui les voit s'évaporer; imaginez la fièvre de ces officiers, de ces chefs, qui doivent sauvegarder l'armée, la paix, l'honneur du pays et le voient foulé aux pieds tandis que la sécurité diminue chaque jour...

— Ah! je vous l'affirme, avait conclu le vieux professeur, si j'avais trente ans, j'irais offrir mes services au chef du Service Secret pour me battre avec ces espions... De la sorte, j'aurais l'impression de servir mon pays...

— Mon Dieu, avait répondu paisiblement Jacques Valbert, c'est justement ce que j'avais l'intention de faire, car je pense, moi aussi, qu'il est pénible pour la France et les Français de faire devant l'étranger une aussi triste figure, alors qu'en réalité, nous sommes mis à sac...

— Bravo, mon cher ami... Voulez-vous que je vous donne un mot de recommandation pour M. Milon, le chef du Service Secret?

— Très volontiers, mon cher maître... j'en serais ravi!...

Dès le lendemain, Jacques Valbert faisait passer

sa carte, accompagnée de la lettre de son maître à M. Milon.

.....

Le capitaine Duchesne s'était fait annoncer chez le chef.

— Mon cher Milon, lui dit l'officier, j'ai absolument besoin de vos services. Trop d'incidents se rattachent aux récents vols dont l'Etat-Major a été la victime et, hors cet Hugues Melan, un niais qui s'est laissé entraîner par un misérable que nous avons chassé de nos services et l'amour qu'il a pour sa femme, une petite malheureuse qui ne savait pas mettre un frein à ses désirs de luxe, nous n'avons pu retrouver ni ce Dubois, ni les autres... Cependant, il y en a d'autres... J'ai appris aussi qu'une ancienne agente du Service de Renseignements de l'Etat-Major a été enlevée en plein jour, en plein Paris, et cela est d'autant plus dangereux que cette femme, qui avait quitté le service, avait voulu faire des révélations contre certains officiers de l'Etat-Major...

— Oh ! oh ! fit M. Milon, quelles révélations ?...

— Peu importe, dit le capitaine Duchesne, un peu gêné, et ne voulant pas dévoiler au chef les turpitudes de Du Paty ; mais il faudrait retrouver cette femme car je vois venir l'instant où nous serons entraînés dans un scandale..

— Bon, nous disons donc qu'elle se nomme :

— Amy Nabet...

— Ah bien ! alors, j'ai son dossier ; je crois même que la Préfecture de police a été saisie d'une plainte récemment.

— Contre elle ?...

— Non, contre ceux qui l'ont enlevée, par un certain James Wells, un anglais...

— Bien.. Alors, je me remets à vous du soin de vous occuper de cette affaire ; vous pouvez, quelles que soient les apparences, aller à fond ; je vous donne ma parole d'honneur et d'officier que l'Etat-Major n'est pour rien dans ce nouvel avatar de Mlle Nabot... Autre chose...

— Permettez-moi, vous ne savez rien du vol qui a eu lieu à l'ambassade d'Angleterre, à Berlin ?

— Rien, sinon que Sir Wilbur Ransons, qui a été cambriolé, a été mis en disponibilité et qu'il est au désespoir.. Auriez-vous quelques lueurs sur cette affaire ?

— Non ; mais comme il s'agit de choses importantes, dans lesquelles le Gouvernement Français est très intéressé, je vais faire partir de nouveaux agents à Berlin... C'est certainement là qu'est le centre de la trame, car mes agents y disparaissent comme dans une trappe.

— Comment dites-vous ?

— Je dis ce qui est... Mes agents disparaissent comme par enchantement.. On ne retrouve plus trace d'eux, à moins que l'on ne retrouve un cadavre... Voulez-vous voir le registre ?..

Le chef attira à lui un gros livre, relié de cuir noir ; il l'ouvrit et, d'une voix morne et grave, il énuméra :

— N° 18, disparu le 17 février ; pas de nouvelles.

— N° 26, mort dans un accident d'automobile à Charlottenburg, le 23 février.

— N° 31, disparu le 25 février ; pas de nouvelles.

— N° 15, retrouvé ayant perdu la raison dans les environs de Postdam, le 3 mars.

— N° 28, disparu sans laisser de traces, le 13 mars.

— N° 46, disparu dans l'incendie de la maison meublée dans laquelle il habitait, le 20 mars.

— N° 85, trouvé noyé dans la Sprée, le 22 mars.
etc...

— Nous pourrions continuer cette lecture pendant longtemps, mon cher capitaine ; comme vous le voyez, je n'exagère pas... une vingtaine de mes agents ont disparu à Berlin en moins de deux mois et il faut que j'en renvoie d'autres de toute urgence.

— Mais trouvez-vous des hommes décidés à risquer la mort après ces pénibles expériences ?..

— De moins en moins, naturellement ; toutefois, il faut que j'en trouve et j'en trouverai... Mais cette fois, je n'y enverrai que des agents célibataires, car la vue des veuves et des orphelins qui, depuis quelque temps assiègent mon bureau pour avoir des nouvelles de leur père et de leur mari m'est proprement insupportable... Ah ! notre service n'est pas couleur de rose...

Le capitaine Duchesne s'était levé :

— Mon cher ami, je vous laisse ; je vous confie le soin de tirer au clair toutes ces affaires ; espérons que vous y parviendrez d'ici peu..

L'officier partit et, peu après, l'huissier apportait au chef la carte de Jacques Valbert, et la lettre de son vieux maître.

Après avoir lu, le chef hocha la tête d'un air de doute en murmurant :

— Voilà un journaliste qui croit qu'il est aussi facile de faire une enquête de police qu'un reportage ; je crains fort de devoir le décevoir.

Puis, haussant les épaules, il sonna.

Quelques instants plus tard, la porte se rouvrait et l'huissier annonçait :

« Monsieur Jacques Valbert... »

Le jeune homme s'inclina respectueusement devant M. Milon ; puis il attendit que celui-ci lui adressa la parole.

— Prenez un siège, dit M. Milon d'une voix brève. Je n'ai pas beaucoup de temps à vous accorder. La démarche que vous faites auprès de moi me touche et je pense qu'elle est le fait d'un bon français ; je vous en félicite ; mais je crains fort de ne pouvoir rien faire de vous...

— Pourquoi ? demanda le jeune journaliste. J'ai fait à Paris et en province de nombreuses enquêtes pour mon journal ; j'ai maintes fois collaboré avec des inspecteurs et je connais l' A. B. C. de leur métier... De plus, je suis revenu, il y a fort peu de temps de la Malaisie et des Philippines où j'ai couru maintes aventure... Je vous avouerai même qu'en plus du plaisir que j'éprouverai à faire mon devoir vis-à-vis de ma patrie, j'aurai grand plaisir à courir encore l'aventure..

— Hum ! hum ! fit le chef, comme s'il voulait s'éclaircir la voix ; tout cela est bel et bon, mon jeune ami ; mais autre chose est faire une enquête policière, en matière criminelle et tout autre chose est la chasse aux espions, en pays étranger surtout.. Il ne faut pas que vous oubliiez que nos agents sont toujours masqués, que jamais ils ne peuvent se réclamer de nous en quelque circonstance que ce soit, qu'ils ne portent ni uniformes, ni insignes... en un mot, nous sommes la police secrète, cher monsieur et cela dit tout... Pris, en pays étranger, un chasseur d'espion peut être exécuté lui-même comme un espion ; il peut trouver une mort ignominieuse qui ne sera pas vengée ; il peut même disparaître sans laisser de traces...

— Mais il a la certitude d'avoir servi son pays, en

mourant... Son œuvre, si minime soit-elle, ne sera pas inutile...

— Je vois, mon jeune ami que vous êtes animé des meilleures intentions du monde ; que me diriez-vous si je vous prenais au mot ?

— Je vous dirais : « Chef, je suis à vos ordres, disposez de moi comme vous l'entendrez ... »

— Et pourriez-vous partir de suite pour l'Allemagne ?... N'avez-vous rien qui vous retienne à Paris ; aucune famille qui vous pleurerait si vous veniez à disparaître ?...

— Je suis orphelin et seul au monde ; il me suffira de dire à mon journal que je pars pour un reportage autour du monde, mon directeur est habitué à ce qu'il appelle « mes fugues » et il en tire le meilleur parti possible d'ailleurs, en publiant mes articles, et je puis partir...

— Ce mot, à votre journal, vous pouvez le dire par téléphone ?

— Sans doute ; ou par lettre, peu importe, s'il est nécessaire de ne plus me montrer.

— Eh bien ! soit, dit le chef, qui attira à lui le registre noir ; venez voir la liste de ceux que vous suivrez dans la carrière ; voyez combien de tombes.. de tombes ignorées, perdues dans un pays étranger et sur lesquelles, personne, jamais, ne s'inclinera... Tous ceux-là sont tombés au champ d'honneur du service secret ; mais nul ne le sait, nul ne l'a su, nul ne peut les pleurer officiellement... Vous serez, si vous persistez dans votre projet le N° 87...

Le chef s'était redressé et il considérait le jeune journaliste d'un regard plein d'angoisse.

Seul à seul, dans cette pièce immense, qui avait vu passer tous ces enfants perdus, il éprouvait les mêmes sentiments qu'un général sur le point de donner l'ordre

de partir à un bataillon qu'il sait envoyer à une mort certaine...

Ce n'était pas moins émouvant d'envoyer un homme seul à la mort...

— Vous persistez ? interrogea-t-il d'une voix sourde.

Jacques Valbert releva la tête.

Il était un peu pâle ; une ombre avait passé dans ses prunelles claires. Mais ce n'était pas de la peur...

C'était l'émotion, le souvenir ému envoyé par la pensée à ceux dont il venait d'apprendre la fin tragique et sans gloire ; un souvenir ému ; une promesse tacite de les venger en triomphant de leur terrible adversaire.

— Je persiste, chef ! Plus que jamais ! Maintenant que je sais que le poste est plus dangereux que je ne l'imaginai. En lisant ce martyrologe, je viens de me rendre compte que mon vieux maître avait raison... Nous avons des ennemis implacables ; des ennemis qui ne reculent devant rien... Quel est l'adversaire que j'aurais à combattre ; où le trouverai-je ?...

— L'ennemi ?... Il est innombrable et partout... Il a mille visages.. Nous ne connaissons pas son identité ; nous ne savons où il demeure ; nous ne savons pas comment il est fait... En réalité, nous ignorons même s'il s'agit d'un seul individu, d'une bande organisée ou d'une société secrète, ou même encore de la police d'un gouvernement ennemi...

« Nous n'avons, à dire vrai, qu'une seule certitude, c'est que nous ne savons rien, rien... Et, cependant, il est de toute nécessité d'apprendre quelque chose... sinon...

« La consolation est maigre quand on nous offre, en revanche, les secrets des pays étrangers, ce qui arrive parfois...

— Des agents doubles, sans doute ? demanda Jacques Valbert.

— Même pas ; de vulgaires comparses, qu'on emploie uniquement pour nous amorceer ; de pauvres hères qui ont, parfois, eux-mêmes volé les pièces qu'ils nous apportent, pour faire de l'argent. Mais ce qui importe pour nous, plus que l'acquisition des secrets de l'étranger est de garder les nôtres...

M. Milon se tut un instant ; puis il reprit d'une voix vibrante d'énergie et de colère :

— Et c'est ce que nous ne pouvons plus... Nous sommes devenus impuissants à garder nos secrets... Les coffres-forts, les scellés sont devenus inutiles ; des hommes politiques, allant d'un ministère à l'autre, sont attaqués, dépouillés de papiers qu'ils portaient et les auteurs de ces méfaits se volatilisent. On ouvre le coffre-fort d'un attaché d'ambassade, sans le fracturer et on dérobe les papiers précieux qu'il renfermait.. De nombreux attentats de ce genre demeurent impunis, parce que personne ne devine, ne trouve comment et où ils ont été préparés... Si, par hasard, l'un des coupables est arrêté, il reste muet, et parfois même, il meurt, sans qu'on sache qui l'a tué..

— Mais vraiment ?... en prison ? demanda Jacques Valbert un peu incrédule.

— En prison, oui, mon cher... On a trouvé récemment un de ces misérables, étranglé avec un lacet de soulier dans sa cellule et, cependant, il n'avait sur lui aucun lacet lorsqu'on l'avait incarcéré.. Un autre a succombé à un poison violent. Quelle apparence qu'il lui ait été donné par les gardiens ?...

— Il l'avait sans doute sur lui, quand on l'a emprisonné...

— Peut-être ; c'est d'ailleurs ce que je veux croire ; c'est le sens dans lequel j'ai conclu ; mais pourquoi ces hommes se donnent-ils la mort, plutôt que de parler.....

Ah ! je vous le dis, mon jeune ami, nous avons à faire à un ennemi puissant, très puissant qui commande à ses hommes d'une manière telle que ceux-ci préfèrent mourir que de le trahir...

« Enfin, j'insiste pour que vous réfléchissiez avant d'accepter de nous servir... »

— Chef, donnez-moi vos ordres !... dit simplement Jacques Valbert.

— Je n'en ai pas d'autres à vous donner, sinon de partir pour Berlin. C'est là, ou dans les environs, que nos agents ont trouvé la mort... Quand vous serez là, agissez comme vous l'entendrez, pour le mieux, tâchez de découvrir d'où partent les coups... C'est à Berlin, dans l'appartement de Sir Wilbur Ransons, attaché d'ambassade à la Légion anglaise que s'est commis le dernier vol et le plus audacieux... Que vos investigations se resserrent autour de ce but, déjà atteint par l'ennemi. En me quittant vous demanderez au service des renseignements les photos des disparus, y compris celle de Mlle Nabot, cette agente de l'Etat-Major qu'on a, à ce qu'il semble, enlevée en plein Paris... Vous pourriez aussi voir à ce sujet, mon collègue de la Préfecture, il vous dira ce qu'il sait à ce sujet... peu de choses d'ailleurs... L'enlèvement de cette femme doit tenir de près à toutes ces choses... Ah ! encore une précaution !... Vous sortirez d'ici par le passage secret 91, que mon secrétaire vous indiquera... Maintenant, il faudra me faire savoir où vous trouver si j'ai besoin de vous...

— C'est facile... A Paris, c'est-à-dire pour deux ou trois jours, le temps de faire quelques investigations que j'ai en vue déjà, mon fidèle Firmin continuera à habiter avec moi à l'hôtel de Paris, avenue de l'Opéra. Nous y occupons l'appartement 35. Je n'y serai pas toujours ; j'aurai des logis beaucoup plus incertains, comme par exemple le Pont-neuf, une carrière abandonnée de Vau-

girard, où il n'y a que des chats et des souris, un hôtel borgne, rue des Rosiers... Mais Firmin m'avisera...

« Lorsque je partirai, je vous indiquerai le grand hôtel de Berlin, dans lequel Jacques Valbert, chargé d'enquêter en Allemagne pour le compte de son journal, descendra en compagnie de son fidèle valet de chambre... Il me reste à trouver le sujet de l'enquête que mon journal annoncera... Quant au N° 87, nul n'en saura rien...

Le chef se leva, indiquant ainsi que l'entretien était terminé et il tendit à son nouvel agent, une main solide et blanche dans laquelle celle de Jacques Valbert faillit être broyée, tant la pression fut forte.

Moins d'une heure plus tard, grîmé, méconnaissable, le journaliste sortait d'un logis misérable de la rue des Rosiers, dans le ghetto parisien.

Au moment précis où le jeune homme passait tout près d'un orgue de Barbarie, actionné par un mendiant boiteux et en guenilles, et qui jouait des airs mélancoliques, une femme, derrière une fenêtre aux vitres sales, poussa un cri aigu.

Le jeune homme leva la tête et tendit l'oreille.

Une grosse ride barrait son front.

Devait-il intervenir ?

Il sembla attendre que le cri se répêât pour s'élancer au secours de l'inconnue qui criait ; mais tout était redevenu silencieux.

Le joueur d'orgue n'avait pas cessé de tourner la manivelle de son instrument.

Quelques heures plus tard, au milieu de l'après-midi, le film qu'avait tourné le sentimental joueur d'orgue de Barbarie, se déroulait sous les yeux de l'adversaire inconnu que le jeune homme avait accepté de combattre...

CHAPITRE CDLXVII

L'IMPUDENCE D'ESTERHAZY

Esterhazy n'avait quitté M. Reynart, son futur patron, qu'après avoir vidé, en sa compagnie, de nombreuses bouteilles.

Assurément, il s'était montré bon connaisseur et avait enchanté le marchand de vins.

Mais lorsqu'il rentra chez lui, il était dans un tel état qu'il eut à peine la force de s'étendre sur le lit. Ce fut Harriet qui dut le déshabiller : il ronflait déjà...

Le lendemain, il dormit jusqu'au soir, tous les efforts de la jeune femme pour l'éveiller dans le courant de la journée étaient restés vains...

Elle n'osait pas insister trop, car elle craignait qu'il ne se mit en colère; elle n'ignorait pas que lorsqu'il s'éveillait après avoir cuvé son ivresse, il était de très méchante humeur.

Elle pensait aussi qu'il était de son intérêt d'éviter le plus possible les scènes et les disputes, car cela finirait par les séparer tout à fait...

La pauvre fille commençait à regretter son abandon...

Mais elle portait un enfant dans son sein et quand elle pensait à lui, elle pleurait fréquemment...

Ce petit être les liait maintenant pour toujours...

Entre les deux alternatives qui s'imposaient à elle : ou supporter la honte publique d'être une fille-mère, ou accepter de partager la vie de cet homme que, maintenant, elle méprisait profondément, elle choisissait la seconde...

Et puis, elle avait comme toutes les femmes très jeunes, encore beaucoup d'illusions : elle s'imaginait que l'amour d'une femme peut changer un homme; que pour elle il deviendrait autre; que sa patience, la bonté qu'elle lui démontrerait finirait par toucher son cœur...

Mais aux heures d'angoisse, aux heures dures, son espoir en l'amélioration d'Esterhazy, semblait lamentablement devant la triste image que lui offrait cet homme.

Et Harriet souriait d'un air triste et résigné en pensant à l'avenir qui serait le sien...

La fameuse lettre qui avait provoqué entre eux la dernière querelle n'était pas connue de sa mère...

La jeune femme s'était bien gardée de lui en parler; la vieille femme n'aurait pas cessé de lui reprocher ses imprudences et elle l'aurait accablée de ses recommandations et de ses conseils... Et aussi de ses reproches qui lui auraient rendu la vie impossible.

.....

Mais un soir, Harriett en put empêcher sa mère de voir les journaux et ce fut la tempête qui se déchaîna de nouveau...

Les journaux étaient pleins de nouvelles se référant à l'Affaire Dreyfus. On annonçait l'arrivée en France du pauvre capitaine, son incarcération à Rennes; on annonçait comme prochaine la cassation du jugement qui l'avait condamné à la déportation et on assurait que la révision ne saurait tarder...

On parlait ouvertement des manœuvres d'Esterhazy, que l'on accusait de trahison.

On ajoutait même que c'était lui qui avait falsifié le bordereau et qu'en somme, il était l'artisan responsable de la condamnation de Dreyfus...

Et tous les journaux étaient unanimes pour demander qu'Esterhazy portât le poids de sa félonie.

Lorsqu'Esterhazy pénétra dans le salon où se tenaient les deux femmes, il fut accueilli par un silence glacial qui ne présageait rien de bon.

Il était de très bonne humeur; il avait encore passé une agréable après-midi avec son futur patron et tout à ses espoirs d'un avenir agréable et tranquille, il souriait.

Il avait déjà oublié son différend avec Harriet et il s'approcha d'elle pour l'embrasser.

Il n'ignorait pas que toutes les femmes sont sensibles aux attentions et aux caresses et, comme il était, ce soir-là, de très bonne humeur, cela l'amusait de jouer au Don Juan et de séduire, une fois de plus, celle qui devait être sa femme...

Harriett ne résista pas à cette invite; mais quand il se détacha d'elle, elle éclata en sanglots déchirants, et d'une voix plaintive, elle murmura :

— Ferdinand, je suis désolée... je crains que la situation ne soit terrible pour toi... On te prépare beaucoup de soucis et beaucoup d'ennuis, j'en ai peur...

— De quoi parles-tu ? demanda Esterhazy, en riant aux éclats. Serait-ce de mon métier de courtier en vins,

